



Benoît

par Laurence Freeman osb

Un chemin spirituel, peut-il mener à l'égoïsme auquel il tente justement d'échapper ? Ce n'est pas rare. Les moines du désert étaient tout à fait conscients du danger, particulièrement dans la pratique solitaire et ils comptaient sur la relation abba-disciple pour l'éviter. Mais c'est Benoît de Nursie (480-550) qui a mis au point une formule d'entraînement à la vie mystique d'une grande sagesse, fondée sur la communauté plutôt que sur la relation personnelle à un maître. Sa règle est cependant maîtresse, surtout par sa modestie, et en dépit du fait qu'elle ne propose aucune doctrine mystique directe.

Son nom même est anonyme, il signifie « le béni », à l'instar du nom souvent décerné au Bouddha par ses disciples. L'histoire de la vie de Benoît nous est connue à travers des histoires légendaires de miracles, rassemblées à titre d'illustrations théologiques par le pape Grégoire, ancien moine ayant vécu sous la Règle. Elles ont inspiré d'innombrables œuvres d'art, notamment les très belles fresques de Signorelli et Sodoma au monastère de Monte Oliveto Maggiore qui valent à elles seules une semaine de retraite. Benoît commence son chemin monastique sur le mode qui s'impose à l'époque, au désert. Il abandonne ses études à Rome, (« sagement ignorant »), ce qui est paradoxal venant de celui qui fonda le système qui sauva l'érudition aux temps obscurs du Haut Moyen Âge. Il reçoit l'habit d'un ermite des environs et passe ensuite plusieurs années dans une grotte (*Sacro Speco*) à Subiaco, près de Rome, qui est encore aujourd'hui un des lieux les plus sacrés et les plus imprégnés de présence au monde. Il enseigne l'Évangile aux paysans païens des environs, anticipant sur l'activité de la branche missionnaire de sa descendance spirituelle au cours des siècles futurs. Lorsque quelques moines du voisinage le prient, parce qu'ils étaient sans pasteur, de devenir leur abbé, il accepte gentiment mais imprudemment. Il est trop strict pour eux, et, comme cela arrivera encore au cours de l'histoire du monachisme, la communauté tente de l'assassiner. Il les quitte, mais préfère rester dans la forme cénobitique (communautaire) de vie monastique plutôt que de retourner à la solitude. Il crée douze monastères, de douze moines chacun. Les sociologues modernes qui étudient la Règle ne manquent pas de relever l'importance de la petitesse des groupes pour garantir l'équilibre de leur dynamique. Même quand il a affaire à des communautés plus nombreuses, il répartit leurs membres en « doyennés » de dix. Toutefois, dans le chapitre premier de sa Règle, qui traite « Des espèces de moines », il considère la solitude comme étant le but. Après un temps « prolongé » au monastère, dont la durée n'est pas précisée, ceux qui sont « bien exercés, passent du bataillon fraternel au combat singulier du désert ».

La métaphore militaire semblerait mieux convenir à des hommes qui jouent aux soldats. Mais les femmes, y compris la propre sœur de Benoît, Scolastique, qu'une histoire nous montre meilleure et plus sage dans la prière que son frère, sont aussi réceptives, moyennant quelques adaptations, que les hommes à la sagesse

psychologique de la Règle. L'intérêt de la métaphore militaire n'est pas de souligner le recours à la force mais la solidarité, l'obéissance et la bonne direction dans une mission collective. La courte Règle a certainement été rédigée sur plusieurs années et semble avoir une deuxième finale qui lui est attachée. Pour l'essentiel, c'est une reprise directe de la Règle du Maître, une des nombreuses règles connues à l'époque. Le pape Grégoire, avec l'efficacité de la centralisation romaine, a décidé que celle de Benoît s'appliquerait dans toute l'Église d'Occident. Le génie de Benoît se reconnaît dans ce qu'il a écarté de sa source et dans le Prologue qui est entièrement de sa main. Il était conscient d'établir une règle plus douce que celle de l'âge d'or. « Bien que nous lisions que le vin n'est absolument pas l'affaire des moines, mais comme à notre époque on ne peut le persuader aux moines, convenons du moins ceci : que nous ne boirons pas jusqu'à satiété, mais modérément. » Cette voie moyenne et ce bon sens qui s'appuie sur une structure de vie ferme, mais souple, et des principes de gestion du temps d'une validité éternelle, ont fait de la Règle le texte le plus influent, après la Bible, de la civilisation européenne pendant un millénaire. Abbés et dirigeants d'entreprise vont encore y chercher un éclairage sur les problématiques sociales contemporaines. Et il est intéressant de constater que les meilleurs commentaires de la Règle ne sont peut-être pas écrits, comme on le prétend souvent, dans des chambres d'hôtel, mais ils sont souvent composés aujourd'hui par des femmes et le seront un jour, sans aucun doute, par des oblats.

La Règle est un chef d'œuvre de rationalité, de modestie et de dépassement de soi. Dans le dernier chapitre, qui est souvent le moins commenté, Benoît la qualifie de « petite Règle élémentaire ». Ceux qui veulent passer aux études secondaires et même supérieures devront consulter Cassien et les Pères. Alors, de quelle façon cette petite Règle forme-t-elle ceux qui sont à la recherche de Dieu et ont soif de l'expérience contemplative consistant à voir Dieu et à écouter sa Parole ? D'abord en reconnaissant l'appel lui-même : « Qui est celui qui veut la vie et souhaite voir des jours heureux ? » Citant les psaumes et la littérature de sagesse, comme il le fait souvent, Benoît fait de la quête de Dieu le but de la vie humaine. Cette vie ne cesse pas pour autant d'être humaine et variable une fois qu'on se met en chemin vers le but. Passée la « première ferveur de la conversion », les frères ne nous paraissent plus être des saints ni même nos meilleurs amis. La stabilité est donc l'un des vœux définis par Benoît ; elle demande de la persévérance aussi bien physique que mentale. Il aurait apprécié l'adage rabbinique : « Vous n'êtes pas obligé de réussir, mais vous n'avez pas le droit d'abandonner. » Mais, étant Benoît, il sait bien que certains abandonneront, c'est pourquoi il accorde au moine la possibilité de revenir trois fois au monastère avant d'être écarté sans retour possible.

Pour équilibrer la stabilité, qui sinon pourrait devenir statisme, son deuxième vœu insiste sur l'engagement à une conversion continue de vie et d'habitudes, qui s'apparente à la quête infinie de Dieu dans la vie mystique telle que la décrit Grégoire de Nysse. L'obéissance – idéalement ou finalement pratiquée sans délai, spontanément et par amour, non par crainte – complète la triade. L'obéissance doit se pratiquer verticalement envers l'abbé et horizontalement les uns envers les autres, pour devenir semblable au Christ. À la différence d'ordres religieux ultérieurs qui ont vu dans les commandements du supérieur une expression de la volonté de Dieu, Benoît permet au moine de faire appel si on lui ordonne de faire une chose qu'il juge impossible. S'il n'est pas entendu, il doit faire de son mieux pour obéir et avoir confiance en Dieu.

Le monastère est le laboratoire dans lequel les vœux et les « outils pour faire le bien » entraînent le moine en vue des hautes altitudes. Si ça marche, le monastère devient un tel lieu d'amour et de libération qu'on s'y

sent comme à la cime, mais pour cela, il faut une bonne gestion. Et d'abord celle du temps, trouver le bon équilibre entre le travail physique, la lectio (lecture spirituelle) et la prière, qui correspondent à la composition de la personne humaine en corps, mental et esprit. La prière décrite par Benoît est une psalmodie et une lecture collectives – une lectio collective qui sert de préparation à la vraie prière contemplative. Le stress est la rupture de l'harmonie humaine naturelle. La paix est le signe d'une bonne coopération des parties. Les murmures (bavardages et ronchonnements) sont dénoncés surtout parce qu'ils nuisent à la paix. L'organisation du monastère selon la Règle témoigne des vertus romaines de *paternitas* et *gravitas* et laisse peu de place (du moins officiellement) à *hilaritas*. Dans l'ensemble, l'abbé se voit attribuer une tâche impossible. Il doit être capable de tenir le compte des outils distribués chaque jour pour le travail tout en s'adaptant constamment au tempérament de chacun. Il a le dernier mot mais il est lui-même soumis à la Règle et doit consulter.

C'est une merveilleuse description, brève, pénétrante et pleine d'humanité du mode de vie chrétien dans lequel « tous les membres seront en paix ». Les exceptions confirment la règle, et dans celle de Benoît, elles sont nombreuses en particulier pour les vieillards, les malades et les enfants, les membres les plus vulnérables de n'importe quelle société. Les faiblesses du corps et du caractère sont traitées avec patience, fait rare dans la plupart des doctrines spirituelles. On note cependant une détermination (« Qu'ils ne préfèrent absolument rien au Christ ») qui empêche la modération de virer au compromis. En se focalisant sur les réalités pratiques comme il le fait, Benoît obtient quelque chose de prodigieux. Nous voyons Dieu se refléter dans l'ordinaire, le Christ danser en mille lieux. Et pourtant, insiste-t-il, cela n'est que le jardin d'enfant de la vie spirituelle, seulement le début.